

PRÉFACE

PAR

LOUIS DANTIN



désintéressé puisqu'il s'adresse à un mort, et qui est, avant tout, une justice tardive. Car ce mort, très assurément, mérite de revivre. Cette vocation littéraire, l'éclosion spontanée de ce talent, la valeur de cette œuvre, tout inachevée qu'elle demeure, tiennent pour moi du prodige. J'ose dire qu'on chercherait en vain dans notre Parnasse présent et passé une âme douée au point de vue poétique comme l'était celle de cet enfant de dix-neuf ans. Sans doute, tous ces beaux dons ont fleuri à peine, mais ils furent riches de couleur et de sève dans leur épanouissement hâtif. En admettant que l'homme et l'œuvre ne soient qu'une ébauche, il faut affirmer que c'est une ébauche de génie.

Je voudrais étudier les éléments divers dont se formait ce talent primesautier et inégal, rechercher ses sources d'inspiration, démêler dans cette œuvre la part de la création originale et celle de l'imitation, caractériser la langue, le tour et le rythme de cette poésie souvent déconcertante.

Mais d'abord, j'évoque en esprit l'intéressante figure du poète lui-même, et je revois ce type extraordinaire et curieux que fut Emile Nelligan.

Une vraie physionomie d'esthète : une tête d'Apollon rêveur et tourmenté, où la pâleur accentuait le trait net, taillé comme au ciseau dans un marbre. Des yeux très noirs, très intelligents, où rutilait l'enthousiasme ; et des cheveux, oh ! des cheveux à faire rêver, dressant superbement leur broussaille d'ébène, capricieuse et massive, avec des airs de crinière et d'auréole. Et pour le dire en passant, c'était déjà une singularité que cette chevelure, à notre époque où la génération des poètes chauves remplace partout la race éteinte des poètes chevelus. Nelligan, lui, se rattachait nettement, par ce côté du moins, aux romantiques de vieille roche, et sur le seul visa de sa tête, on l'eût admis d'emblée, en 1830, parmi les claqueurs d'*Hernani*.

Dans l'attitude, une fierté, d'où la pose n'était pas absente, cambrait droit le torse élégant, solennisait le mouvement et le geste, donnait au front des rehaussements inspirés et à l'œil des éclairs apocalyptiques ;—à moins que, se retrouvant simplement lui-même, le jeune dieu ne redevînt le bon enfant, un peu timide, un peu négligé dans sa tenue, un peu gauche et embarrassé de ses quatre membres.

flamandes, le joyeux compère à la verve rabelaisienne et sanguine, est sous sa plume une espèce d'Angelico idéaliste. S'il veut sonnet-tiser *Gretchen la pâle*, il dira :

Elle est de la beauté des profils de Rubens
Dont la majesté calme à la sienne s'incline.

Les profils de Rubens sont d'une majesté de matrones repues, et, en fait de pâleur, ont celle des lendemains d'orgie. Mais passons. Nelligan avait dix-neuf ans, et n'avait jamais vu le Louvre. Ces inexpériences trahissent la jeunesse, et rien de plus.

Ce qui est plus grave, et l'eût aisément détourné de sa vraie voie, c'est que, voulant, malgré tout, "avoir des idées," il se soit parfois contenté de celles d'autrui. Non pas qu'il ait plagié personne : j'ai cherché vainement, en feuilletant son œuvre, à le surprendre là-dessus ; — mais il a imité, au hasard de ses lectures et de ses réminiscences. Il a emprunté à d'autres poètes, non des formes, mais des sujets, des inspirations dont il n'avait que faire, au lieu de cultiver sa riche et puissante originalité. Il s'est cru obligé d'écrire, après Hérédia, des "sonnets impassibles," et après Richelpin, de petits *Blasphèmes*. Il a offert en libation à Rollinat l'*Idiot putride*. Si encore il ne s'inspirait que d'auteurs apparentés à son talent ! Mais il imite Coppée, mais il imite Veuillot ! Je lui prêtai un jour les *Couleuvres*, et je ne sais pourquoi il fut frappé d'un morceau médiocre intitulé : *Pierre Hertschem*. Ce dernier nom, sans doute, lui parut d'un éternuement délicat et le ravit par son exotisme. Le lendemain, Nelligan m'arrivait avec la *Mort du Moine*, un pur décalque ! Hertschem était devenu Wysintainer, et avait échangé la coulle de Saint-Dominique pour le capuce de saint-Benoît : ce n'était vraiment pas la peine. Je refusai d'avaler cette fausse couleuvre.

Il a dédié à Coppée ses *Balsamines* : il n'est que juste qu'elles lui retournent, car elles viennent de lui ; j'entends, par la donnée, par la mièvrerie sentimentale, non par le style, qui s'entrave ici d'une solennité lourde.

Il a commis souvent de ces emprunts maladroits, quoique honnêtes. Ils sont toujours reconnaissables : ils n'ont pas jailli de source, ils manquent de sincérité et sont décidément inférieurs.

ou l'horreur de nos paysages? Je ne vois partout que des sonnets turcs ou magyars, sans compter ceux qui ne sont d'aucun pays. Il me semble que le sonnet iroquois aurait bien aussi sa saveur, et que Peribonka, Michilimakinac, seraient d'assez bons prétextes à la rime rare. Après tout, nous ne décrivons pas l'Orient mieux que Loti, ni l'Inde mieux que Leconte de Lisle : mais nous pouvons enchâsser dans des vers flambant neufs le frisson de nos glaces, le calme de nos lacs immenses, la gaieté blanche de nos foyers ; et l'absence même de prédécesseurs et de modèles nous forcera d'être nous mêmes. Et l'âme canadienne, tout en étant moins compliquée que d'autres, n'a-t-elle pas aussi ses mystères, ses amours, ses mélancolies, ses désespérances?—Je ne prêche pas ici le patriotisme ; je parle au point de vue purement littéraire, et je crois qu'en négligeant les sources d'inspiration nationale, nos auteurs se ferment le chemin de l'originalité vraie et complète.

Il n'y a que Pamphile Lemay, que je sache, dont la vision poétique se soit nettement restreinte aux hommes et aux choses de notre pays : malheureusement, chez lui, la forme n'est pas toujours à la hauteur de la pensée. Nelligan, lui, avait la forme, et eût pu nous donner une œuvre nationale d'une entière et vivante nouveauté.



Vous tombez de l'intime arbre blanc, abattues
Çà et là, n'importe où, dans l'allée aux statues.

Couleur de jours anciens, de mes robes d'enfant,
Quand les grands vents d'automne ont sonné l'olifant.

Et vous tombez toujours, mêlant vos agonies,
Vous tombez, mariant, pâles, vos harmonies.

Vous avez chu dans l'aube aux sillons des chemins,
Vous pleuvez de mes yeux, vous tombez de mes mains.

Comme des larmes d'or qui de mon cœur s'égouttent,
Dans mes vingt ans déserts vous tombez toutes, toutes.

Le poète revêt de toutes les formes et de toutes les nuances de l'ombre sa mélancolie désespérée. En tout il la retrouve et la salue comme une connaissance familière. Il n'y a pas de façon plus navrante de conjuguer le verbe "souffrir."

C'est le regret d'être au monde et d'avoir affronté l'ennui de vivre :

Quand je n'étais qu'au seuil de ce monde mauvais
Berceau, que n'as-tu fait pour moi tes draps funèbres?
Ma vie est un blason sur des murs de ténèbres,
Et mes pas sont fautifs où maintenant je vais.

Ah ! que n'a-t-on tiré mon linceul de tes langes
Et mon petit cercueil de ton bois frêle et blanc,
Alors que se penchait sur ma vie, en tremblant,
Ma mère souriante avec l'essaim des anges ?

C'est le regret de son enfance heureuse. Ah ! comme il la pleure, cette enfance de bon petit garçon, insouciant et pur, alors que la vie dérobaît ses trahisons prochaines, et que la Poésie cruelle ne l'avait pas encore aimé !

Par les hivers anciens, quand nous portions la robe,
Tout petits, frais, rosés, tapageurs et joufflus,
Avec nos grands albums, hélas ! que l'on n'a plus,
Comme on croyait déjà posséder tout le globe !

Assis en rond, le soir, au coin du feu, par groupes,
Image sur image, alors combien joyeux
Nous feuilletions, voyant, la gloire dans les yeux,
Passer de beaux dragons qui chevauchaient en troupes.

Je fus de ces heureux d'alors. Mais aujourd'hui,
Les pieds sur les chenets, le front terne d'ennui,
Moi qui me sens toujours l'amertume dans l'âme,

C'est la mélancolie qui émane des choses, et qui rend leur contact cuisant et douloureux :

Pour ne pas voir choir les roses d'automne
Cloître ton cœur mort en mon cœur tué.
Vers des soirs souffrants mon deuil s'est rué
Parallèlement au mois monotone.

Le carmin pâli de la fleur détonne
Dans le bois dolent de roux ponctué.
Pour ne pas voir choir les roses d'automne
Cloître ton cœur mort en mon cœur tué.

Là-bas, les cyprès ont l'aspect atone :
A leur ombre on est vite habitué.
Sous terre un lit frais s'ouvre situé,
Nous y dormirons tous deux, ma mignonne,

Pour ne pas voir choir les roses d'automne.

C'est la duperie de la joie elle-même, par laquelle l'âme cherche en vain à tromper sa douleur intime :

Pendant que tout l'azur s'étoile dans la gloire,
Et qu'un hymne s'entonne au renouveau doré,
Sur le jour expirant je n'ai donc pas pleuré,
Moi qui marche à tâtons dans ma jeunesse noire !

Je suis gai ! je suis gai ! Vive le soir de mai !
Je suis follement gai, sans être pourtant ivre !...
Serait-ce que je suis enfin heureux de vivre ?
Enfin mon cœur est-il guéri d'avoir aimé ?

Les cloches ont chanté ; le vent du soir odore...
Et pendant que le vin ruisselle à joyeux flots,
Je suis si gai, si gai, dans mon rire sonore,
Oh ! si gai, que j'ai peur d'éclater en sanglots !

Ainsi, toute cette poésie n'est qu'un reflet de l'universelle souffrance, un écho du *Vanitas vanitatum* antique, mais singulièrement aigri par l'outrance d'une sensibilité toute moderne. Et comment donc la disais-je étrangère à toute philosophie ? La souffrance n'est-elle pas le grand fait, la grande loi humaine ? Dans la plainte âpre et désolée qui siffle entre ces strophes, il y a tout Schopenhauer, tout Job aussi, l'auteur le plus pessimiste qui soit au monde, et le moins lu, après Baruch.

Cependant que venaient, du fond de la villa,
Des accords de guitare ancienne,
De la vieille villa,
Et qui faisaient deviner là,
Près d'une obscure persienne,
Quelque musicienne.

Mais rien n'est plus amer que de penser aussi
A tant de choses ruinées !
Ah ! de penser aussi,
Lorsque nous revenons ainsi
Par des sentes de fleurs fanées
A nos jeunes années..., etc.

Quelquefois, sans doute, les deux personnages ne se fondent pas assez bien. Le parnassien domine au recto, et le décadent au verso de la même page. Ainsi il y a de la distance entre la fluidité vague des vers qui précèdent, et la touche précise et fortement accentuée de ceux-ci :

Je remarquais toujours ce grand Jésus de plâtre
Dressé comme un pardon au seuil du vieux couvent,
Echafaud solennel à geste noir, devant
Lequel je me courbais, saintement idolâtre.

Or, l'autre soir, à l'heure où le cri-cri folâtre,
Par les prés assombrés, le regard bleu rêvant,
Récitant Eloa, les cheveux dans le vent,
Comme il sied à l'éphèbe esthétique et bellâtre ;

J'aperçus, adjoignant des débris de parois,
Un gigantesque amas de lourde vieille croix
Et de plâtre écroulé parmi les primevères.

Et je restai là, morne, avec des yeux pensifs,
Et j'entendais en moi des marteaux convulsifs
Renfoncer les clous noirs des intimes Calvaires.

Sans doute, avec le temps, Nelligan eût conquis pour son style une unité plus forte, et, de ses diverses tendances, plus fermement équilibrées, se fût fait un moule vraiment personnel et définitif.

Quoiqu'il en soit, il était et fût resté un grand musicien de syllabes. On le prend souvent en défaut d'inspiration et même de sens, jamais en défaut d'harmonie. Il connaît la valeur exacte des sons et leurs plus subtiles nuances. Il tire un parti habile et sûr de tous les artifices de la cadence poétique. J'aime à le citer à ce point de vue, car c'est un maître. Abstraction faite de l'évocation

V

J'ai vu un soir Nelligan en pleine gloire. C'était au Château Ramesay, à l'une des dernières séances publiques de l'Ecole Littéraire. Je ne froisserai, j'espère, aucun rival en disant que le jeune épèbe eut les honneurs de cette soirée. Quand, l'œil flambant, le geste élargi par l'effort intime, il clama d'une voix passionnée sa *Romance du vin*, une émotion vraie étreignit la salle, et les applaudissements prirent la fureur d'une ovation. Hélas ! six mois après, le triomphateur subissait la suprême défaite, et l'Ecole Littéraire elle-même s'en allait, désorganisée et expirante.

Je ne songe jamais au héros tombé sans regretter la décadence de ce cénacle d'esprits choisis, tous rayonnant d'une belle jeunesse et d'un ardent amour de l'art, qui montra un instant tant de vitalité et fit concevoir de si hauts espoirs. Nous y voyions le signal attendu de notre réveil artistique, l'aube d'une renaissance littéraire dans notre pays, l'effort décisif pour soulever l'étendard sacré au dessus de nos prosaïsmes vulgaires, peut-être l'avenir du parler de France sur les lèvres de nos enfants. En fait, les succès, l'influence grandissante de l'œuvre, justifiaient nos prévisions. Elle avait connu la petitesse et l'obscurité des débuts. Quatre ou cinq camarades, frais émoulus de rhétorique, en avaient jeté les bases en comité intime. Louvigny de Montigny, ce gai dilettante qui a toujours eu le tempérament d'un Mécène avec la bourse d'un Diogène, les réunissait chez lui et était par son entrain l'âme de leurs ébats. On voyait là, s'il m'en souvient, Joseph Melançon, le rêveur paisible et le rimeur délicat qui a troqué depuis le carquois d'Apollon pour les canons de la Sainte Eglise ; Gustave Comte, qui, dans le travail, inscrit au règlement, de l'épluchement des confrères, se for-



CLAVIER D'ANTAN

*Clavier vibrant de remembrance,
J'évoque un peu des jours anciens,
Et l'Eden d'or de mon enfance*

*Se dresse avec les printemps siens,
Souriant de vierge espérance
Et de rêves musiciens . . .*

*Vous êtes morte tristement,
Ma muse des choses dorées,
Et c'est de vous qu'est mon tourment ;*

*Et c'est pour vous que sont pleurées
Au luth âpre de votre amant
Tant de musiques éplorées.*

LE REGRET DES JOUJOUX

Toujours je garde en moi la tristesse profonde
Qu'y grava l'amitié d'une adorable enfant,
Pour qui la mort sonna le fatal olifant,
Parcequ'elle était belle et gracieuse et blonde.

Or, depuis je me sens muré contre le monde,
Tel un prince du Nord que son Kremlin défend,
Et, navré du regret dont je suis étouffant,
L'Amour comme à sept ans ne verse plus son onde.

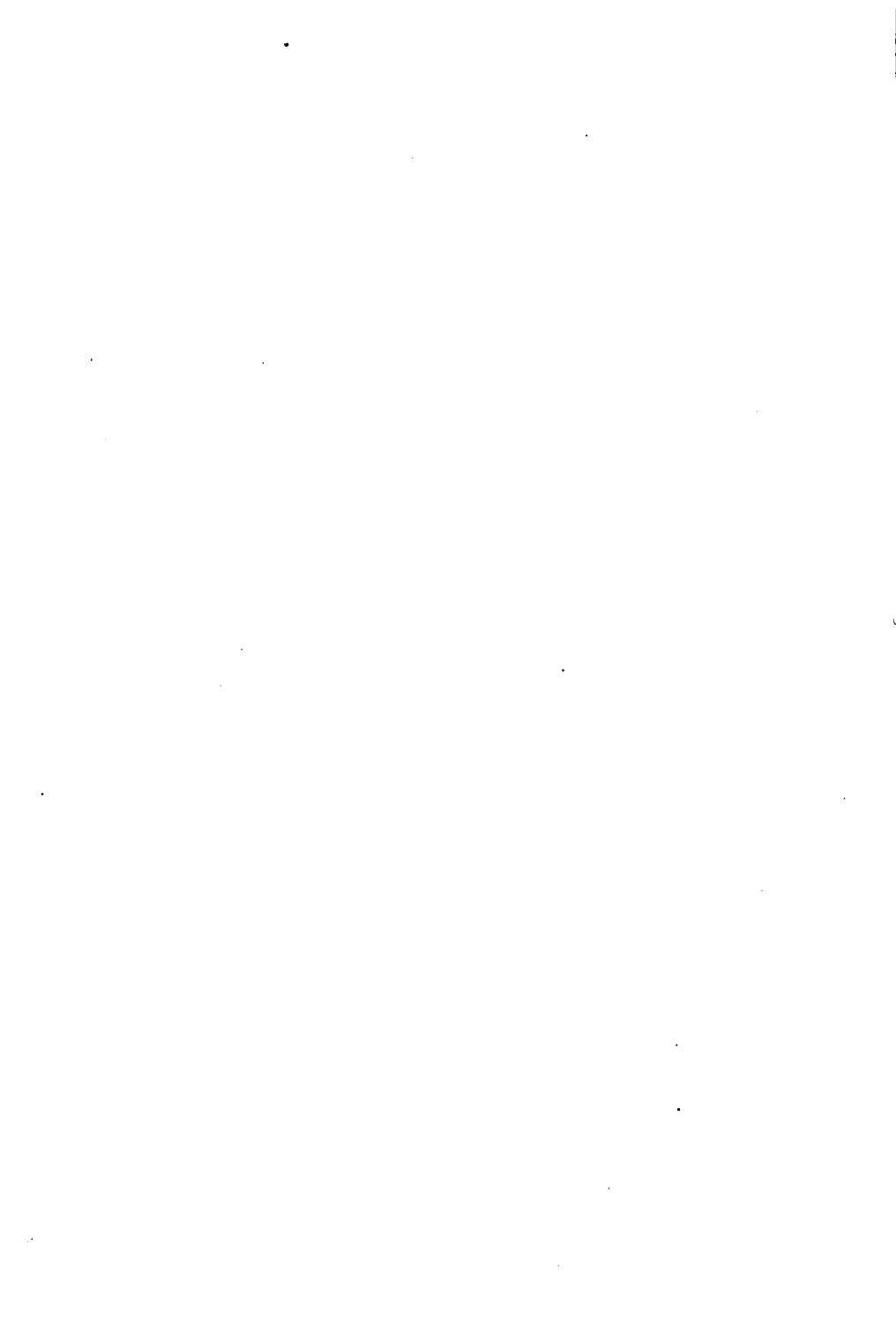
Où donc a fui le jour des joujoux enfantins,
Lorsque Lucile et moi nous jouions aux pantins
Et courions tous les deux dans nos robes fripées ?

La petite est montée au fond des cieux latents,
Et j'ai perdu l'orgueil d'habiller ses poupées . . .
Ah ! de franchir sitôt le portail des vingt ans !

DANS L'ALLÉE

Toi-même, éblouissant comme un soleil ancien
Les Regrets des solitudes roses,
Contemple le dégât du Parc magicien
Où s'effeuillent, au pas du Soir musicien,
Des morts de camélias, de roses.

Revisitons le Faune à la flûte fragile
Près des bassins au vaste soupir,
Et le banc où, le soir, comme un jeune Virgile,
Je venais célébrant sur mon théorbe agile
Ta prunelle au reflet de saphir.



Belles de liesse, il faudra ça

Ça

La la ri

Il faudra battre un cœur de joie
 Tout plein de gaité qui rougeoie,
 Larivarite et la la ri.

Moi, j'ai rêvé de celle-là

Au cœur triste dans le gala,

Larivarite et la la ri,

Comme l'oiseau d'automne au bois
 Ou le rythme du vieux hautbois,
 Un cœur triste, il me faudra ça

Ça

La la ri

Triste comme une main d'adieu
 Et pur comme les yeux de Dieu,
 Larivarite et la la ri.

Voici que vient l'amour de mai,

Vivez-le vite, le cœur gai,

Larivarite et la la ri.

Ils tombent tôt les jours méchants,

Vous cesserez aussi vos chants ;

Dans le cercueil il faudra ça

Ça

La la ri

Belles de vingt ans au cœur d'or,
 L'amour, sachez-le, tôt s'endort,
 Larivarite et la la ri.

AMOUR IMMACULÉ

Je sais en une église un vitrail merveilleux
Où quelque artiste illustre, inspiré des archanges,
A peint d'une façon mystique, en robe à franges,
Le front nimbé d'un astre, une Sainte aux yeux bleus.

Le soir, l'esprit hanté de rêves nébuleux
Et du céleste écho de récitals étranges,
Je m'en viens la prier sous les lueurs oranges
De la lune qui luit entre ses blonds cheveux.

Telle sur le vitrail de mon cœur je t'ai peinte,
Ma romanesque aimée, ô pâle et blonde sainte,
Toi, la seule que j'aime et toujours aimerai ;

Mais tu restes muette, impassible, et, trop fière,
Tu te plais à me voir, sombre et désespéré,
Errer dans mon amour comme en un cimetière !

SOIR D'HIVER

Ah ! comme la neige a neigé !
Ma vitre est un jardin de givre.
Ah ! comme la neige a neigé !
Qu'est-ce que le spasme de vivre
A la douleur que j'ai, que j'ai !

Tous les étangs gisent gelés,
Mon âme est noire : où vis-je ? où vais-je ?
Tous ses espoirs gisent gelés :
Je suis la nouvelle Norwège
D'où les blonds ciels s'en sont allés.

Pleurez, oiseaux de février,
Au sinistre frisson des choses,
Pleurez, oiseaux de février,
Pleurez mes pleurs, pleurez mes roses,
Aux branches du genévrier.

Ah ! comme la neige a neigé !
Ma vitre est un jardin de givre.
Ah ! comme la neige a neigé !
Qu'est-ce que le spasme de vivre
A tout l'ennui que j'ai, que j'ai ! . . .

POUR IGNACE PADEREWSKI

Maître, quand j'entendis, de par tes doigts magiques,
Vibrer ce grand Nocturne, à des bruits d'or pareil ;
Quand j'entendis, en un sonore et pur éveil,
Monter sa voix, parfum des astrales musiques ;

Je crus que, revivant ses rythmes sérapiques
Sous l'éclat merveilleux de quelque bleu soleil,
En toi, ressuscité du funèbre sommeil,
Passait le grand vol blanc du Cygne des pthisiques. ¹

Car tu sus ranimer son puissant piano,
Et ton âme à la sienne en un mystique anneau
S'enchaîne étrangement par des causes secrètes.

Sois fier, Paderewski, du prestige divin
Que le ciel te donna, pour que chez les poètes
Tu fisses frissonner l'âme du grand Chopin !

¹ Chopin, mort de phtisie à 38 ans. (*Note de l'Édit.*)

LE SALON

La poussière s'étend sur tout le mobilier,
Les miroirs de Venise ont défleuri leur charme ;
Il y rôde comme un très vieux parfum de Parme,
La funèbre douceur d'un sachet familial.

Plus jamais ne résonne à travers le silence
Le chant du piano dans des rythmes berceurs,
Mendelssohn et Mozart, mariant leurs douceurs,
Ne s'entendent qu'en rêve aux soirs de somnolence.

Mais le poète, errant sous son massif ennui,
Ouvrant chaque fenêtre aux clartés de la nuit,
Et se crispant les mains, hagard et solitaire,

Imagine soudain, hanté par des remords,
Un grand bal solennel tournant dans le mystère,
Où ses yeux ont cru voir danser les parents morts.

HIVER SENTIMENTAL

Loin des vitres ! clairs yeux dont je bois les liqueurs,
Et ne vous souillez pas à contempler les plèbes.
Des gels norvégiens métallisent les glèbes,
Que le froid des hivers nous réchauffe les cœurs !

Tels des guerriers pleurant les ruines de Thèbes,
Ma mie, ainsi toujours courtisons nos rancœurs,
Et, dédaignant la vie aux chants sophistiqués,
Laissons le bon Trépas nous conduire aux Erèbes.

Tu nous visiteras comme un spectre de givre ;
Nous ne serons pas vieux, mais déjà las de vivre,
Mort ! que ne nous prends-tu par telle après-midi,

Languides au divan, bercés par sa guitare,
Dont les motifs rêveurs, en un rythme assourdi,
Scandent nos ennuis lourds sur la valse tartare !

VIOLON D'ADIEU

Vous jouiez Mendelssohn ce soir-là ; les flammèches
Valsaient dans l'âtre clair, cependant qu'au salon
Un abat-jour mêlait en ondulent long
Ses rêves de lumière au châtain de vos mèches.

Et tristes, comme un bruit frissonnant de fleurs sèches
Eparses dans le vent vespéral du vallon,
Les notes sanglotaient sur votre violon
Et chaque coup d'archet trouait mon cœur de brèches.

Or, devant qu'il se fût fait tard, je vous quittai,
Mais jusqu'à l'aube errant, seul, morose, attristé,
Contant ma jeune peine au lunaire mystère,

Je sentais remonter comme d'amers parfums
Ces musiques d'adieu qui scellaient sous la terre
Et mon rêve d'amour et mes espoirs défunts.

MAZURKA

Rien ne captive autant que ce particulier
Charme de la musique où ma langueur s'adore,
Quand je poursuis, aux soirs, le reflet que mordore
Maint lustre au tapis vert du salon familial.

Que j'aime entendre alors, plein de deuil singulier,
Monter du piano, comme d'une mandore,
Le rythme somnolent où ma névrose odore
Son spasme funéraire et cherche à s'oublier !

Gouffre intellectuel, ouvre-toi, large et sombre,
Malgré que toute joie en ta tristesse sombre,
J'y peux trouver encor comme un reste d'oubli,

Si mon âme se perd dans les gammes étranges
De ce motif en deuil que Chopin a poli
Sur un rythme inquiet appris des noirs Archanges.

PRESQUE BERGER

Les Brises ont brui comme des litanies
Et la flûte s'exile en molles aphonies.

Les grands bœufs sont rentrés. Ils meuglent dans l'étable
Et la soupe qui fume a réjoui la table.

Fais ta prière, ô Pan ! Allons au lit, mioche,
Que les bras travailleurs se calment de la pioche.

Le clair de lune ondoie aux horizons de soie :
O sommeil ! donnez-moi votre baiser de joie.

BERGÈRE

Vous que j'aimai sous les grands houx,
Aux soirs de bohème champêtre,
Bergère, à la mode champêtre,
De ces soirs vous souvenez-vous ?
Vous étiez l'astre à ma fenêtre
Et l'étoile d'or dans les houx.

Aux soirs de bohème champêtre
Vous que j'aimai sous les grands houx,
Bergère, à la mode champêtre,
Où donc maintenant êtes-vous ?
— Vous êtes l'ombre à ma fenêtre
Et la tristesse dans les houx.

LE CORBILLARD

Par des temps de brouillard, de vent froid et de pluie,
Quand l'azur a vêtu comme un manteau de suie,
Fête des anges noirs! dans l'après-midi, tard,
Comme il est douloureux de voir un corbillard,
Traîné par des chevaux funèbres, en automne,
S'en aller cahotant au chemin monotone,
Là-bas vers quelque gris cimetière perdu,
Qui lui-même, comme un grand mort git étendu!
L'on salue, et l'on est pensif au son des cloches
Elégiaquement dénonçant les approches
D'un après-midi tel aux rêves du trépas.
Alors nous croyons voir, ralentissant nos pas,
A travers des jardins rouillés de feuilles mortes,
Pendant que le vent tord des crêpes à nos portes,
Sortir de nos maisons, comme des cœurs en deuil.
Notre propre cadavre enclos dans le cercueil.

LE CERCUEIL

Au jour où mon aïeul fut pris de léthargie,
Par mégarde on avait apporté son cercueil ;
Déjà l'étui des morts s'ouvrait pour son accueil,
Quand son âme soudain ralluma sa bougie.

Et nos âmes, depuis cet horrible moment,
Gardaient de ce cercueil de grandes terreurs sourdes ;
Nous croyions voir l'aïeul au fond des fosses lourdes,
Hagard, et se mangeant dans l'ombre éperdument.

Aussi quand l'un mourait, père ou frère atterré
Refusait sa dépouille à la boîte interdite,
Et ce cercueil, au fond d'une chambre maudite,
Solitaire et muet, plein d'ombre, est demeuré.

Il me fut défendu pendant longtemps de voir
Ou de porter les mains à l'objet qui me hante...
Mais depuis, sombre errant de la forêt méchante
Où chaque homme est un tronc marquant mon souci noir,

J'ai grandi dans le goût bizarre du tombeau,
Plein du dédain de l'homme et des bruits de la terre,
Tel un grand cygne noir qui s'éprend de mystère,
Et vit à la clarté du lunaire flambeau.

Et j'ai voulu revoir, cette nuit, le cercueil
Qui me troubla jusqu'en ma plus ancienne année ;
Assaillant d'une clé sa porte surannée
J'ai pénétré sans peur en la chambre de deuil.

Et là, longtemps je suis resté, le regard fou,
Longtemps, devant l'horreur macabre de la boîte ;
Et j'ai senti glisser sur ma figure moite
Le frisson familier d'une bête à son trou.

Et je me suis penché pour l'ouvrir, sans remord
Baisant son front de chêne ainsi qu'un front de frère ;
Et, mordu d'un désir joyeux et funéraire,
Espérant que le ciel m'y ferait tomber mort.



CHAPELLE DANS LES BOIS

Nous étions là deux enfants blêmes
Devant les grands autels à franges,
Où Sainte Marie et ses anges
Riaient parmi les chrysanthèmes.

Le soir poudrait dans la nef vide ;
Et son rayon à flèche jaune,
Dans sa rigidité d'icône
Effleurait le grand Saint livide.

Nous étions là deux enfants tristes
Buvant la paix du sanctuaire,
Sous la veilleuse mortuaire
Aux vagues reflets d'améthyste.

LES COMMUNIANTES

Calmes, elles s'en vont, défilant aux allées
De la chapelle en fleurs, et je les suis des yeux,
Religieusement joignant mes doigts pieux,
Plein de l'ardent regret des ferveurs en allées.

Voici qu'elles se sont toutes agenouillées
Au mystique repas qui leur descend des cieux,
Devant l'autel piqué de flamboiements joyeux
Et d'une floraison de fleurs immaculées.

Leur séraphique ardeur fut si lente à finir
Que tout à l'heure encore, à les voir revenir
De l'agape céleste au divin réfectoire,

Je crus qu'elles allaient vraiment prendre l'essor,
Comme si, se glissant sous leurs voiles de gloire,
Un ange leur avait posé des ailes d'or.

LES DEICIDES

I

Ils étaient là, les Juifs, les tueurs de prophètes,
Quand le sanglant Messie expirait sur la croix ;
Ils étaient là, railleurs et bourreaux à la fois ;
Et Sion à son crime entremêlait des fêtes.

Or, voici que soudain, sous le vent des tempêtes,
Se déchira le voile arraché des parois.
Les Maudits prirent fuite : on eût dit que le poids
De leur forfait divin s'écroulait sur leurs têtes.

Depuis, de par la terre, en hordes de damnés,
Comme des chiens errants, ils s'en vont, condamnés
Au remords éternel de leur race flétrie.

Trouvant partout, le long de leur âpre chemin,
Le mépris pour pitié, les ghettos pour patrie,
Pour aumône l'affront lorsqu'ils tendront la main.

II

D'autres sont là, pareils à ces immondes hordes,
Ecrasant le Sauveur sous des monts de défis,
Alors qu'Il tend vers eux, du haut des crucifix,
Ses deux grands bras de bronze en sublimes exordes.

Ecumant du venin des haineuses discordes
Et crachant un blasphème au Pain que tu leur fis,
Ils passent. Or, ceux-là, mon Dieu, qu'on dit tes fils,
Te hachent à grands coups de symboliques cordes.

Aussi, de par l'horreur des infinis exils,
Lamentables troupeaux, ces sacrilèges vils
S'en iront, fous de honte, aux nuits blasphématoires,

Alors que sur leur front, mystérieux croissant,
Luirait, comme un blason de leurs tortures noires,
Le stigmate éternel de quelque hostie en sang.

LA MORT DU MOINE

Voici venir les tristes frères
Vers la cellule où tu te meurs.
Ton esprit est plein de clameurs
Et de musiques funéraires.

Apportez-lui le Viatique.
Saint Bénédic, aidez sa mort !
Bien que faible, faites-le fort
Sous votre sainte égide antique.

Ainsi soit-il au cœur de Dieu !
Clément, dis un riant adieu
Aux liens impurs de cette terre.

Et pars, rentre dans ton Espoir.
Que les bronzes du monastère
Sonnent ton âme au ciel ce soir !



PAYSAGE FAUVE

Les arbres comme autant de vieillards rachitiques,
Flanqués vers l'horizon sur les escarpements,
Tordent de désespoir leurs torses fantastiques,
Ainsi que des damnés sous le fouet des tourments.

C'est l'Hiver ; c'est la Mort ; sur les neiges arctiques,
Vers le bûcher qui flambe aux lointains campements,
Les chasseurs vont frileux sous leurs lourds vêtements,
Et galopent, fouettant leurs chevaux athlétiques.

La bise hurle ; il grêle ; il fait nuit, tout est sombre ;
Et voici que soudain se dessine dans l'ombre
Un farouche troupeau de grands loups affamés ;

Ils bondissent, essaims de fauves multitudes,
Et la brutale horreur de leurs yeux enflammés,
Allume de points d'or les blanches solitudes.

LES CAMÉLIAS

Dans le boudoir tendu de choses de Malines
Tout est désert ce soir, Emmeline est au bal.

Seuls, des Camélias, en un glauque bocal
Ferment languissamment leurs prunelles câlines.

Sur des onyx épars, des bijoux et des bagues
Croisent leurs maints reflets dans des boîtes d'argent.

Tout pleure cette Absente avec des plaintes vagues.
Le perroquet digère un long spleen enrageant.

Le Saxe tinte. Il est aube. Sur l'escalier
Chante un pas satiné dans le frisson des gazes.

Tout s'éveille alourdi des nocturnes extases.
La maîtresse s'annonce au doux bruit du soulier.

Sa main effeuille, lente, un frais bouquet de roses ;
Ses regards sont voilés d'une aurore de pleurs.

Au bal elle a connu les premières douleurs,
Et sa jeunesse songe au vide affreux des choses,

Devant la sèche mort des Camélias roses.

LE BOEUF SPECTRAL

Le grand bœuf roux aux cornes glauques
Hante là-bas la paix des champs,
Et va meuglant dans les couchants
Horriblement les râles rauques.

Et tous ont tu leurs gais colloques
Sous l'orme au soir avec leurs chants.
Le grand bœuf roux aux cornes glauques
Hante là-bas la paix des champs.

Gare, gare aux desseins méchants !
Belles en blanc, vachers en loques,
Prenez à votre cou vos socques !
A travers prés, buissons tranchants,

Fuyez le bœuf aux cornes glauques.

Il veut peindre. Très lentement
De l'oreiller il se soulève,
Simulant quelque archange en rêve
En oubli du Ciel un moment.

Son œil fouille la chambre toute,
Et soudain se fixe, étonné.
Il voit son modèle, il n'a doute,
Dans le berceau du dernier né.

Son jeune enfant près du panneau
Tout rose dans le linge orange,
A joint ses petites mains d'ange
Vers le cadre du Bambino.

Et sa filiale prière
A celle de l'Éden fait lien :
Dans du soir d'or italien,
Vision de blanche lumière.

“ Vite qu'on m'apporte un pinceau !
“ Mes couleurs ! crie le vieil artiste,
“ Je veux peindre la pose triste
“ De mon enfant dans son berceau.

“ Mon pinceau ! délire Corrège,
“ Je veux saisir en son essor
“ Ce sublime idéal de neige
“ Avant qu'il retourne au ciel d'or ! ”

NOEL DE VIEIL ARTISTE

La bise geint, la porte bat,
Un Ange emporte sa capture.
Noël, sur la pauvre toiture,
Comme un *De Profundis*, s'abat.

L'artiste est mort en plein combat,
Les yeux rivés à sa sculpture.
La bise geint, la porte bat,
Un ange emporte sa capture.

O Paradis! puisqu'il tomba,
Tu pris pitié de sa torture.
Qu'il dorme en bonne couverture,
Il eut si froid sur son grabat!

La bise geint, la porte bat...

CHRIST EN CROIX ·

Je remarquais toujours ce grand Jésus de plâtre
Dressé comme un pardon au seuil du vieux couvent,
Echafaud solennel à geste noir, devant
Lequel je me courbais, saintement idolâtre.

Or, l'autre soir, à l'heure où le cri-cri folâtre,
Par les prés assombris, le regard bleu rêvant,
Récitant Éloa, les cheveux dans le vent,
Comme il sied à l'Ephèbe esthétique et bellâtre,

J'aperçus, adjoignant des débris de parois,
Un gigantesque amas de lourde vieille croix
Et de plâtre écroulé parmi les primevères ;

Et je restai là, morne, avec les yeux pensifs,
Et j'entendais en moi des marteaux convulsifs
Renfoncer les clous noirs les intimes Calvaires !

TRISTESSE BLANCHE

Et nos cœurs sont profonds et vides comme un gouffre,
Ma chère, allons-nous-en, tu souffres et je souffre.

Fuyons vers le castel de nos Idéals blancs,
Oui, fuyons la Matière aux yeux ensorcelants.

Aux plages de Thulé, vers l'île des Mensonges,
Sur la nef des vingt ans fuyons comme des songes.

Il est un pays d'or plein de lieds et d'oiseaux,
Nous dormirons tous deux aux frais lits des roseaux.

Nous nous reposerons des intimes désastres,
Dans des rythmes de flûte, à la valse des astres.

SOUS LES FAUNES

Nous nous serrions, hagards, en silencieux gestes,
Aux flamboyants juins d'or, pleins de relents, lassés,
Et tels, rêvassions-nous, longuement enlacés,
Par les grands soirs tombés, triomphalement prestes.

Debout au perron gris, clair — obscuré d'agrestes
Arbres évaporant des parfums opiacés,
Et d'où l'on constatait des marbres déplacés,
Gisant en leur orgueil de massives siestes.

Parfois, cloîtrés au fond des vieux kiosques proches,
Nous écoutions clamer des peuples fous de cloches
Dont les voix aux lointains se perdaient toutes tues,

Et nos cœurs s'emplissaient toujours de vague émoi
Quand, devant l'œil pierreux des funèbres statues,
Nous nous serrions, hagards, ma Douleur morne et moi.

LA ROMANCE DU VIN

*Tout se mêle en un vif éclat de gaieté verte.
O le beau soir de mai! Tous les oiseaux en choeur,
Ainsi que les espoirs naguères à mon coeur,
Modulent leur prélude à ma croisée ouverte.*

*O le beau soir de mai! le joyeux soir de mai!
Un orgue au loin éclate en froides mélopées;
Et les rayons, ainsi que de pourpres épées,
Percent le coeur du jour qui se meurt parfumé.*

*Je suis gai! je suis gai! Dans le cristal qui chante,
Verse, verse le vin! verse encore et toujours,
Que je puisse oublier la tristesse des jours,
Dans le dédain que j'ai de la foule méchante!*

*Je suis gai! je suis gai! Vive le vin et l'Art!...
J'ai le rêve de faire aussi des vers célèbres,
Des vers qui gémiront les musiques funèbres
Des vents d'automne au loin passant dans le brouillard.*

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
PRÉFACE. — EMILE NELLIGAN I	I
II	VIII
III	XV
IV	XXI
V	XXIX
VI	XXXII
<i>Post-scriptum</i>	XXXIII
Clair de lune intellectuel	3
Mon âme	4
Le vaisseau d'or	5
Clavier d'antan	9
Devant mon berceau	10
Le regret des jours	11
Devant le feu	12
Premier remords	13
Ma mère	14
Devant deux portraits de ma mère	15
Le talisman	16
Le jardin d'antan	17
La fuite de l'enfance	19
Ruïnes	20
Les angéliques	21
Dans l'allée	22
Le berceau de la muse	24
Rêve d'artiste	27
Caprice blanc	28
Placet	29
Le robin des bois	30
Le mai d'amour	31
La belle morte	33
Thème sentimental	34
Amour immaculé	35
Le missel de la morte	36
Châteaux en Espagne	37
Chapelle de la morte	38
Beauté cruelle	39
Rêves enclos	43
Soir d'hiver	44
Five O'clock	46
Pour Ignace Paderewski	48
Gretchen la pâle	49
Lien fantasque	50
Le salon	51
Le violon brisé	52
Rondel à ma pipe	53
Chopin	54
Hiver sentimental	55
Violon d'adieu	56
Mazurka	57
Frisson d'hiver	58
Soirs d'octobre	60
Automne	63
Nuit d'été	64
Rêve de Watteau	65
Tarentelle d'automne	66
Presque berger	68
Jardin sentimental	70

